Document généré le 28 avr. 2025 11:58

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

À qui appartient Maurice Richard ?

Clayton Bailey

Numéro 300, été 2013

Nous ne sommes pas seuls

URI : https://id.erudit.org/iderudit/69414ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)
1923-0915 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Bailey, C. (2013). À qui appartient Maurice Richard ? *Liberté*, (300), 24–25.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

À QUI APPARTIENT MAURICE RICHARD ?

Quand un Manitobain passe par le cinéma québécois pour mieux comprendre ses racines et atteindre l'universel.

CLAYTON BAILEY

Il y aurait plusieurs manières de diviser l'Amérique du Nord actuelle. On pourrait par exemple y aller en fonction des langues. Dans le coin nord-est, le français; au sud et au sud-ouest, l'espagnol; dans la majeure partie du reste, l'anglais. Élevé au milieu du bloc anglophone, mais résident depuis longtemps du bloc francophone, je cherche constamment des façons de satisfaire ma curiosité à propos de l'endroit où j'ai choisi de vivre. Même si j'adore la musique, la danse et la littérature, et bien que je sois un grand admirateur de Richard Desjardins, La La La Human Steps et Anne Hébert, dans le domaine des arts québécois, j'ai un faible pour le cinéma.

Depuis ma première incursion dans l'univers cinématographique québécois, petit gars de la campagne assis sur une chaise pliante de la Société du cinéma de l'Université du Manitoba, complètement hypnotisé par *À tout prendre,* plusieurs films de la Belle Province m'ont touché droit au cœur. Pourquoi ? Entre autres parce que, quand il est bien fait, un film est à la fois immédiat et abstrait, et les réalisateurs québécois ont depuis longtemps maîtrisé cette dualité. D'un point de vue plus intime, ces films me parlaient d'une manière différente, que je ne retrouvais pas ailleurs à la même époque.

Après *À tout prendre,* il y en a eu bien d'autres, chacun d'eux profondément lié à des bouleversements dans ma vie ou dans celle des gens autour de moi : *Bête de foire,* ou la douleur que ressent un étranger déplacé dans un nouveau milieu, une réalité que plusieurs ruraux vivent quotidiennement en arrivant dans les grandes villes; *Mon ami Max,* ou la recherche de l'enfant qu'on a abandonné, cette souffrance terrible qu'une jeune femme de ma connaissance avait vécue; *Ce qu'il faut pour vivre,* ou la pertinence de la religion chrétienne à l'époque actuelle, une question qu'on se posait tous; *J'ai tué ma mère,* ou le fait d'être l'enfant unique d'une mère célibataire, une réalité que ma plus jeune sœur avait connue… traitée ici avec un humour si poignant. Et enfin, le documentaire de Paule Baillargeon sur Claude Jutra qui est venu boucler la boucle… Je plongeais dans la complexité de la vie artistique de celui qui m'avait ouvert le chemin.

Par sa nature même, mon rapport avec ce cinéma a toujours été déductif, provenant d'un désir de connaître et de mieux comprendre les racines de la culture dans laquelle j'ai choisi de vivre afin d'en dresser un portrait, en utilisant le cinéma comme une des pièces du casse-tête.

Dans l'ensemble, les films dont je parle ici entrent dans la catégorie – établie par ceux qui se spécialisent dans les catégories – du cinéma « québécois ». Dans la plupart des cas, je n'ai pas de problème avec ça. Mais pour certains d'entre eux, je suis obligé de refuser l'appellation (et par la même occasion ma propre image de « pièces du casse-tête », qui laisse entendre qu'ils sont « petits »). Bien sûr, ces films auxquels je pense sont totalement québécois, mais, en même temps, ils sont plus « grands »; ils sont une pièce du casse-tête, certes, mais, entrant dans un univers parallèle, ils dépassent leurs propres frontières pour s'adresser à une part plus large de l'humanité. Ils partent d'ici, oui, mais ils étendent leur influence jusqu'au lieu de ma naissance… et par le fait même jusqu'au reste du monde.

Au sommet de ce palmarès personnel, je placerais *Kamouraska,* de Claude Jutra, adapté du roman éponyme d'Anne Hébert. J'attribue la mauvaise réaction de la critique française de l'époque (le film était une coproduction Canada-France) à l'incapacité d'admettre là-bas qu'un film québécois (lire « colonial ») puisse avoir une envergure aussi grande que *Guerre et paix.* Récit d'une véritable portée, *Kamouraska* met en scène la vie de nous tous qui avons été formés par la nordicité et le froid, loin des grands centres urbains – de Saskatoon à Fargo, en passant par le Lac-Saint-Jean, le Maine ou encore Dnipropetrovsk. « Mon [notre] pays c'est l'hiver » peut bien désormais être un cliché, ça reste toujours aussi signifiant.

Pourquoi *Kamouraska* a-t-il eu un impact si grand sur moi ? Mon introduction au récit « à la canadienne » ne s'est pas faite à travers les films, mais plutôt à travers un cours de littérature nationale. Je suis vite tombé amoureux des nouvelles d'Alice

Munro. Elles se déroulaient toutes dans le Sud de l'Ontario, un endroit d'abord colonisé par les loyalistes après la Révolution américaine, et ensuite choisi par tellement d'immigrants allemands et teutoniques que sa principale ville s'est appelée Berlin jusqu'en 1916. La Grande Guerre ayant rendu ce nom inacceptable, on l'a renommée en l'honneur de Lord Kitchener, un Anglais dont la moustache était assez belle pour être immortalisée sur de la porcelaine de Chine.

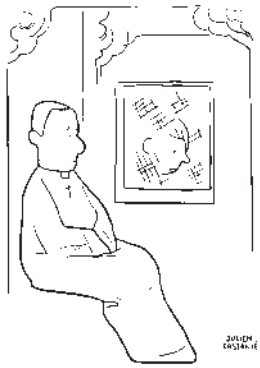
C'était un milieu ordonné, puritain, et Monroe s'infiltrait sans vergogne dans l'univers riche d'émotions refoulées de ces petites villes et banlieues calmes en apparence – un climat si tempéré au demeurant qu'on faisait pousser du tabac et des pêches dans les fermes des alentours. À l'époque de l'université, vu de mon village venteux et dépourvu d'arbres au cœur des Prairies, ce « Canada » était incompréhensible pour moi. Pas de four à bois ni de manteau de fourrure pour protéger des bourrasques glaciales; pas de traversées interminables d'étendues enneigées; pas d'enfants en fugue ni de corps gelés et ensanglantés.

L'hiver prolongé en ces vastes espaces vides que nous partageons, au nord, est d'une importance capitale – ses blizzards gèlent nos âmes, les marquant à jamais, et quand elles dégèlent, attention ! Nos esprits affligés ressemblent beaucoup plus à ceux des peuples slaves – les Russes, les Kazakhs, les Polonais – qu'à ceux des Européens occidentaux, et Jutra parvenait à capturer cette idée dans toute sa grandeur passionnelle, violente. Évidemment, ça n'avait rien à voir avec le « Canada » officiel du Groupe des Sept et de Tom Thomson, subventionné par Ottawa.

Ensuite, je pense au *Maurice Richard,* de Charles Binamé, qui m'a aussi beaucoup marqué. J'étais éberlué de voir le Rocket dépeint comme un héros exclusivement québécois. C'est vrai qu'un peu malgré lui, cet homme dévoué et élégant est devenu un symbole national du Québec – un héros, un Moïse de la patinoire montréalaise guidant ses partisans hors de la désolation sauvage du fédéralisme. Mais faut-il rappeler qu'au même moment, à des milliers de kilomètres de là, à Saskatoon, Tommy Douglas, chef de la CCF (la Co-operative Commonwealth Federation de la Saskatchewan), comparait à la blague l'Ouest à une vache que l'Ontario ne cessait de traire ? Le fédéral nous taxait. Ceux qui partaient à Toronto pour chercher du travail étaient maltraités et revenaient la mine basse. Quand la première coupe du monde a eu lieu, nos parents se sont déplacés en masse à Moscou… où ils ont été reçus plus chaleureusement que dans leur propre capitale nationale. Le Rocket était donc notre héros à nous aussi, fichant soir après soir une raclée aux Maple Leafs qu'on détestait tellement. Même si ça nous faisait mal quand il battait les Blackhawks de Chicago, qui étaient nos voisins.

J'ai eu maintes discussions animées avec des Québécois à ce propos, mais peu d'entre eux sont jamais arrivés à comprendre ce qu'il pouvait représenter pour moi et pour des dizaines de milliers d'autres gamins et gamines, des Cris, des Slaves, des Celtes, jouant une partie informelle après le souper sur des patinoires inégales et à peine éclairées. Pourquoi donc ? Je dirais, prudemment, que parfois les Québécois ont de la difficulté avec l'idée qu'on les observe, ou croient que, s'ils sont observés, c'est forcément d'une manière négative. Ils ne se voient pas comme des exemples, ou comme des héros. Ils sont des Canadiens français, membres d'une minorité ethnique, comment l'un d'entre eux pourrait-il être notre héros à nous aussi ? Je veux dire, à l'époque, ils avaient tous entendu des blagues de mauvais goût et des *frogs* à répétition, non ?

En fait, on était à peine conscient que Richard était canadien-français, tout ce qu'on savait, c'est qu'il était rapide et qu'il savait compter des buts. Et on avait des amis métis, alors on savait comment prononcer « Maurice », et « Jacques », et « Pierre ». On savait bien que c'était « Jean » et pas « Gene » Béliveau. En ce qui concerne les blagues, dans ma famille, la victime idéale était l'Irlandais; dans une famille islandaise, c'était l'Ukrainien; dans une famille française, c'était le mennonite; et pour un fermier de la région, le dindon de la farce, c'était un huttérite de la colonie.



« C'est que, mon père, je n'ai pas eu tellement le temps de pécher ces derniers jours, alors j'avais pensé vous repasser l'épisode de la semaine dernière. »

Enfin, il y a eu *Monsieur Lazhar.* Quel choc ça a été d'entendre des amis et des collègues québécois le décrire tout bonnement comme « un bon petit film », alors que pour moi c'était un film GIGANTESQUE. J'ai été également consterné par le commentaire fréquent, aussi bien privé que public, qui disait, en gros : « Dommage (ou encore "pourquoi faut-il") qu'un immigrant soit nécessaire pour exposer les problèmes de la société québécoise. » Pendant longtemps, les principaux défis du Québec ont été perçus comme provenant de l'extérieur, sinon physiquement, du moins culturellement. D'un point de vue positif, ce qui est important de retenir de *Monsieur Lazhar,* c'est que, tout comme *Les invasions barbares* de Denis Arcand, le film s'intéresse à des défis contemporains et considère le dilemme comme étant interne.

La vie moderne est une expérience effrayante. Il est très facile d'éviter simplement les défis qu'elle pose en se réfugiant dans une des multiples formes du fondamentalisme, qu'il soit religieux, politique ou intellectuel – cette longue liste des « ismes », du marxisme au racisme, qui nous incite à renoncer aux véritables problèmes moraux en devenant des « istes » de tout acabit, de l'environnementaliste au nationaliste. L

TRADUCTION : DANIEL GRENIER

Clayton Bailey a écrit ou réalisé plusieurs films : *Nose and Tina, Right to Refuse* et *Bamboo.* Il a publié *WAITING,* un livre de photographies accompagnées de textes, ainsi que le roman *The Expedition* et le recueil de nouvelles *Optique.*